

LIVRES PARUS

POETES ARMÉNIENS EN FRANÇAIS

Poesia omnia vincit.

L'histoire de l'Arménie témoigne combien un peuple millénaire, frappé à mort dans son corps, peut se survivre par l'âme: sa culture nationale.

C'est là une vérité première, une profession de foi, pour tout arménien resté sur le sol natal ou centrifugé vers les continents du monde, par un destin national cruel au cours des âges.

Dans la pierre taillée de la culture arménienne, la facette des lettres est celle qui a le plus d'éclat. Et ce, grâce à l'intense rayon incident de son art poétique, né de charmantes traditions orales, alors où n'était que le verbe, animé par de merveilleux trouvères et, depuis, maintenu en vie par des poètes prestigieux.

Aussi, toute entreprise, venant surtout d'écrivains étrangers, pour la présentation de nos lettres en d'autres langues et pays, ne peut que nous réjouir et nous obliger envers son auteur, ami authentique de notre culture.

Il est ainsi de la récente entreprise(*) qui nous vient, une

fois de plus, de France, fille aînée de l'amour des arts, et, après tant de fois, du distingué homme de lettres **Luc-André Marcel**. Qu'il en soit dûment remercié.

Luc-André Marcel, serviteur si fidèle et assidu des lettres arméniennes, a un mot aîlé pour la parution de ces recueils lyriques: «... d'une terrasse dominante l'Adriatique, nous lançons, une fois de plus, une bouteille à la mer ».

Dans la ville, toute de rêve, où Varoujean, adolescent, a eu l'apparition et le premier baiser de la jolie Polymnie, à Venise, si gaie même au temps des amours mortes — n'en déplaise au trouvère arménien qui chante le contraire de nos jours — dans un bras d'eau de Venise, il nous a été donné de repêcher la bouteille vert d'émeraude, lancée dans les flots de l'Adriatique. Dans ces flots qui viennent, depuis toujours, se bercer au clair de lune et mourir à l'aube dans le lit de la Lagune, au baldaquin blanc adulé et rose pâle du Palais des Doges.

VAROUEAN: **Poèmes**. Traduits et présentés par Luc-André Marcel avec la collaboration de G. Poladian, 1971.
TCHARENTZ: **Choix de Poèmes**. Traduction de Luc-André Marcel avec la collaboration de G. Poladian, 1971.

Les poésies traduites que l'on lit avec un réel transport sont d'un niveau linguistique élevé, le choix des mots est d'une recherche remarquable, l'écriture a des traits de grande beauté et la transposition des images est souvent bien venue dans sa fidélité et ses charmantes infidélités. Tous ces mérites sont vrais, de même que le sont certains démerites, la bousculade de la métrique, pas toujours fatale, en étant un des plus saillants.

L'éminent traducteur ne nous cache pas son pressentiment: «... lorsqu'il faut reprendre en français une phrase, on s'aperçoit avec effroi que cinq pieds arméniens doivent s'allonger en une interminable périphrase, et que plus rien du charme ne subsiste». Certes, mais cela n'explique pas et justifie encore moins, le péché de lèse-métrique commis, assez souvent, dans le sens inverse également. Nous n'en voulons pour preuve que l'ode à l'Arménie de Tcharentz, où les seize vers de l'original, tous au même nombre de pieds, se trouvent rendus soit en un nombre de vers supérieur, soit en un nombre de pieds d'inégalité déconcertante.

De cela, presque rien que de cela, nous ferons la raison majeure de tout ce qu'il nous faudra dire par la suite.

Dans ses notes et ses parfaits avant-propos dédiés aux deux poètes, la recherche du «secret de l'art» des poètes arméniens dicte à Luc-André Marcel ce propos combien vrai: «... C'est ce qui les rend si difficiles à traduire. De même que la plus belle ode de Malherbe se dissout en fades lieux communs dès qu'on la trans-

pose dans une autre langue, de même ces oeuvres risquent de perdre ce qu'elles ont de plus beau: la rayonnante santé de leur corps. Mais il nous parut bon, cependant, de tenter l'aventure».

Propos bien fondé car, dans les plaquettes présentées, l'aventure est au coin de plusieurs pages, dans la mesure où la traduction de certaines poésies se révèle meurtrière, au point d'en mutiler les beaux corps. Si beau soit-il sous sa tunique de mots bien traduits, faut-il encore qu'un corps poétique dévoile, à l'instar de tout corps vivant, qu'il est fait de chair et de sang, de nerfs, de muscles, de cadence, de rythme et de musique, le tout en parfaite harmonie.

Boileau, poète, a eu des vers didactiques admirables pour ce qui est de l'art poétique, et de l'art de la traduction poétique, ajoutons-nous, sans hésiter:

*«Ce que l'on conçoit bien
s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire,
arrivent aisément.
Vingt fois sur le métier, remettez
votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et
le repolissez».*

L'ancien et facile aphorisme italien n'est, en réalité, qu'un jeu de mots, pas plus. *Traduttore, traditore*? Pas fatalement. Si mineur qu'il soit, il existe de nos jours un art de la traduction, en général, de la traduction poétique, en particulier. Il n'est peut-être pas de notre ressort, d'en exposer ici les règles. Néanmoins, quelques réflexions s'imposent.

L'art de la traduction poétique

est, entre tous, celui qui requiert la plus longue patience. On naît poète, on devient traducteur.

Il est une définition assez précise et très honorable du traducteur: presque toujours c'est un lettré en qui sommeille un écrivain; il sait parfaitement écrire, mais il ne parvient pas à exprimer ses propres idées et interprète, de préférence, celles des autres. Le traducteur, surtout d'œuvres lyriques, est l'écrivain, béni des auteurs, qui sait écrire parfaitement dans sa langue maternelle, ce qu'il doit savoir lire très bien dans la langue à traduire, sans la servitude débilitante du recours à un tiers lecteur. Il en est des produits de la traduction, comme de certains procédés de raffinage: la matière de deuxième jet, le sous-produit vaut toujours beaucoup moins.

La poésie est le plus beau défaut des lettres arméniennes. Faut-il encore qu'elle n'en soit pas le plus laid aux yeux du lecteur étranger, par des traductions dépoétisées. Heureux les arts audio-visuels qui, eux, n'ont pas de patrie et passent les frontières en se passant d'intermédiaires.

Dans une préface qui confirme amplement notre pensée en la matière, Jacques David(*) expose admirablement l'art du traducteur. Nous tenons à en citer quelques extraits, plaçant, en cette occurrence, nos poètes Varoujean et Tcharentz dans le cadre: «... Quiconque sacrifie *le verbe* trahit au fur et à mesure qu'il traduit ».

« Des textes comme ceux de Varoujean et Tcharentz, il importe que, même traduits, ils soient encore de la poésie. Dans le registre, évidemment, et la tonalité des originaux. Dût le lecteur arménien, indifférent à la musicalité française parce qu'il garde en l'oreille celle du texte initial, se plaindre de quelques infidélités littérales ».

« Au reste, il est possible, plus souvent qu'on ne le pense, de sauvegarder dans une traduction à la fois le thème, le climat et la musicalité de l'original; même si cette dernière est aussi subtile que chez Varoujean et Tcharentz, et repose aussi étroitement sur le triple canevas du mètre, de la rime et du nombre de syllabes. Le tout est de vouloir fortement et longuement. Tout traducteur fermement convaincu qu'il existe, à chaque problème, au moins une solution, finira certainement par la rencontrer. Pourvu que sa foi ne se rythme pas sur sa montre ».

Nous refusons l'alternative traduction littérale ou «version poétique». Traduction et version, voilà notre réponse. Avec toute la liberté, si limitée soit-elle, que la version offre au traducteur: échange du texte, si besoin est, de ses symboles, noms propres et autres termes notoirement inconnus du lecteur étranger, qui n'ajoutent rien à la beauté intrinsèque de la transposition, et dont les renvois explicatifs en cours de lecture ne feraient que tuer un mort-né.

Toujours en matière poétique, cela va de soi, notre thèse à la

recherche du mieux serait-elle si ennemie du bien? Serait-elle une chute de Charybde en Scylla? Nous en doutons fort.

Rien qu'à la lecture, indéclamable par ailleurs, de la vibrante poésie de Tcharentz présentée en ouverture de plaquette, notre opinion se trouve fortement justifiée.

L'analyse, de l'homme et du poète, de Luc-André Marcel est pertinente. Tcharentz est bien le «poète qui s'oppose à tout espèce de pharisaïsme», qui «bouscule la langue et la métrique», qui a «l'obsession du feu», qui, d'idéologie engagée, «ne s'en tiendra pas aux exclusives nationalistes touchant sa patrie».

Ce poète de l'Arménie soviétique, adorateur du feu, avaleur et cracheur de feu, joueur avec le feu dans sa vie littéraire et sa vie tout court, était lui-même un incendiaire à grand panache.

Poesia omnia vincit.

C'est ainsi qu'un jour d'automne, las et revenu de ses illusions, poète vaincu par la poésie, pris à son propre feu, d'une plume purifiée par le feu, il chanta son amour pour sa patrie.

La traduction de cette poésie où Tcharentz a voulu, de son vivant, clamer son évolution irréversible — car c'en fut une pour lui qui se voulait sans patrie — cette traduction, il nous faut le souligner, œuvre mal le recueil.

Ode diminuée dans son cri d'amour lancinant — j'aime! — que

l'auteur tient à lancer par sept fois dans les seize vers, dépouillée de ses «alexandrins majorés», de sa cadence quaternaire, de sa mélodie syllabique à cantilène, rythmée et rimée à dessein, il est certain qu'aucun lecteur francophone n'y retrouvera, sous la cendre entassée par le traducteur, le feu mis par l'auteur.

Si nous avons dû insister, à ce point, au sujet des défauts parfois lourds de cette traduction, c'est qu'elle nous offrait l'exemple flagrant de ce que l'art de la traduction condamne, à priori.

Tout jugement ne vaut que justifié par son poids de témoignages. Puisse l'esquisse de la «version» placée, ici même, à la suite du texte arménien et de la «traduction» qui nous est offerte, se révéler un témoignage de poids.

En déposant sa belle plume après son rude labeur, avec une humilité qui lui fait honneur, Luc-André Marcel appelle lui-même un jugement: «J'ai fait ce que j'ai pu, mais je rends les armes. Que les juges tranchent là-dessus. S'ils connaissent bien la chanson». Loin de nous la velléité, la prétention d'être l'un de ces juges avertis.

Nul ne saurait être meilleur juge que l'auteur de l'œuvre traduite. Hélas! les grandes voix de Varoujean et de Tcharentz ne sauraient nous parvenir du grand au-delà, ces prestigieux poètes arméniens ayant déjà quitté la vie, tragiquement, dans la force de l'âge et de leurs plumes.

ELOGE DE L'ARMENIE

Poésie arménienne:
E. TCHARENTZ

Traduction française:
LUC-ANDRE MARCEL

De ma douce Arménie j'aime le verbe à saveur solaire,
de notre vieux sâz la corde plaintive,
les fleurs vives de sang, la douceur des roses,
la danse agile des filles de Naïri.

J'aime le sombre de nos cieux, les eaux limpides,
le lac diaphane et le soleil d'été,
le noir dragon d'hiver gonflant sa haute bourrasque;
j'aime les murs enfumés des chaumines inhospitalières,
l'usure millénaire des antiques cités.

Où que j'aïlle, jamais je n'oublierai
nos chansons poignantes; ni nos livres aux lettres de fer
enserrant tant de prières...
c'est encore, orpheline et brûlée de soleil, mon Arménie que j'aime.

Nulle autre légende est douce à mon cœur dolent;
nul front plus pur que celui de Narek, de Koutchak.
Parcours le monde: il n'est pas de sommet
plus radieux que celui d'Ararat;
pour me tracer ma voie de gloire inaccessible
je n'ai désir que du seul mont Massis.

Voici la traduction de la poésie de Tcharentz, placée en ouverture de la plaquette dédiée à un certain nombre de ses œuvres lyriques.

L'original, le texte arménien, est de seize vers syllabiques, avec temps fort, accentuation à la quatrième syllabe de chaque vers. Ce qui lui donne un développement et un rythme particuliers, assez peu courants dans la poésie occidentale.

Les noms «sâz», «Naïri», «Narek», «Koutchak» et «Massis», reportés par le traducteur, se trouvent bien dans le texte. Devant ces noms, plutôt inconnus de l'étranger, il nous semble que plus d'un lecteur francophone, que l'on ne peut prétendre qu'il soit arménologue en même temps, se trouvera gêné pour la lecture, d'un seul trait, de cette poésie, qui, il est à souligner, n'est pas un poème, ouvrage d'une certaine étendue, que l'on peut, à la rigueur, lire à l'aide d'une encyclopédie.

L'inconvénient n'est peut-être pas majeur pour la jouissance poétique du lecteur, mais il n'est pas de même pour l'essence et la beauté poétique du texte traduit.

G. M. A.

Հայրենիքի սիրոյ
գոհար բանաստեղծութիւն մը
Կ. Մ. Ա.

ԳՈՎՔ ՀԱՅՍՍՏԱՆԻ

ԵՂԻՇԷ ԶԱՐԵՆՑ

Ես իմ անուշ Հայաստանի արեւահամ բառն եմ սիրում,
Մեր հին սաղի ողբանուագ լացակումած լարն եմ սիրում,
Արնանման ծաղիկների ու վարդերի բո'յրը վառման,
Ու Նայիրեան աղջիկներին հեղաճկուն պա'րն եմ սիրում:

Սիրում եմ մեր երկինքը մուգ, ջրերը ջինջ, լինճը լուսէ,
Արեւն ամրան ու ձմռուայ վիշապաձայն բուքը վսեմ,
Մթում կորած խրճիթների անհիւրընկալ պատերը սեւ,
Ու հնամեայ քաղաքների հազարամեայ քարն եմ սիրում:

Ուր է՛լ լինեմ՝ Հե՛մ մոռանայ ես ողբաձայն երգերը մեր,
Ձե՛մ մոռանայ աղօթք դարձած երկաթադիր դրճերը մեր,
Ինչքան է՛լ սո՛ւր սիրտս խոցեն արիւնաքամ վէրքերը մեր,
Էլի՛ ես որք ու արնավառ իմ Հայաստան ես'րն եմ սիրում:

Իմ կարօտած սրտի համար ո՛չ մի ուրիշ հէքեաթ չկայ.
Նարեկացու, Քուչակի պէս լուսապսակ ճակատ չկայ.
Աշխա՛րհ անցի՛ր, Արարատի նման ճերմակ դադաթ չկայ.
Ինչպէս անհաս փառքի ճամբայ՝ ես իմ Մասիս սա'րն եմ սիրում:

1920-1921

Ձարենցի այս յիշմանայ բանաստեղծութիւնը ֆրանսերէնի վերածելու մեր այսօր կատարած փորձին առթիւ, կ'ուզենք անդրադառնալ այն իմաստափոխ տարբերակին վրայ որ ներմուծուած է իր ամբողջական երկերու, Հայաստանի ակադեմական հրատարակութեան մէջ. — Եղիշէ Ձարենց, Երկերի ժողովածու, Հրտ. ՀՍՍՀ, ԳԱ, Երեւան, 1982, հտ. Ա., էջ 248/7:

Հեղինակին կենդանութեան լոյս տեսած ընադրին առաջին տողն է. — Ես իմ ամուշ Հայաստանի արեւահամ բառն եմ սիրում: Եւ ոչ թէ ԲԱՐ, ինչպէս սովորեալուած է այնտեղ:

Համաձայն ենք Երեւանի Ակադեմիային հետ թէ արեւահամ է Հայաստանի բերքն ու պտուղը. — բարը: Բայց ա՛յլ աւելի համաձայն ենք բանաստեղծին հետ, որ արեւի պէս ջերմ ու պայծառ, արեւահամ է Հայոց բարբառն ու լեզուն. — բառը: Հայրենասիրութեան առաջին վկայութիւնը — եւ Ձարենցի այս զգացական բանաստեղծութիւնը ուրիշ բան չէ — հայրենի լեզուն, բնութիւնը եւ դիրքը սիրելն է, ինչպէս ինքը եօթն անգամ զօրութեան է իր գովքին մէջ:

Բանաստեղծ Ձարենցը անմահ է: Հայրենասէր Ձարենցն ալ ողջ պահելու համար, պահենք ի՛ր դրած բառը:

Կ. Մ. Ա.

*A Jacques et Anne Derégnaucourt,
amis des Lettres Arméniennes.*

G. M. A.

ODE A L'ARMENIE

Poésie arménienne:

E. TCHARENTZ

Version française:

G. M. ALEMSHAH

De mon pays, douce Arménie, j'aime le verbe ensoleillé,
De nos vieux luths aux purs sanglots, j'aime la plainte des veillées,
Des roses rouges et fleurs au vent, l'arôme intense du matin,
Et de nos filles du terroir, j'aime la danse au pas câlin.

J'aime son ciel, ses sources claires et son grand lac tout de lumière,
L'ardent soleil des mois d'été, le vent d'hiver au souffle fier,
De ses chaumières dans la nuit, les pauvres murs noirs et austères,
Et des cités des temps anciens, j'aime la pierre millénaire.

Où que je sois, je n'oublie pas nos chansons tristes et nostalgiques,
Je n'oublie pas nos livres anciens, textes vivants de nos cantiques,
Bien que mon cœur ait à souffrir de nos stigmates à bout de sang,
J'aime toujours mon Arménie, seule et vaillante au fil des temps.

Il n'y a pas d'autre légende, il n'en est pas pour mon cœur lourd;
Nul front ne porte les lauriers de ses poètes et troubadours;
Des massifs blancs de l'univers, son Ararate est le plus blanc;
Sommet de gloire que l'on n'atteint, j'aime son pic au front géant.

1971

Voici une esquisse de version française de la poésie de Tcharentz, suivant notre conception de la traduction poétique, qui veut: le maintien des couleurs de la palette originale, à une nuance près; la transposition des images avec la plus grande équivalence, à une touche près; la reproduction, à un accident près, de la musicalité de l'écriture avec ses temps forts et faibles; le respect de la métrique choisie par l'auteur, qui n'est jamais fortuite. Dans le cas précis de la poésie, une traduction n'est valable que dans la mesure où l'esprit du texte a la priorité sur la lettre.

Dans le texte: a) l'instrument de musique cité (vers 2) est le «saz», de la famille du «luth», tous deux à cordes pincées et d'origine orientale; b) le «terroir» (vers 4), sol natal, est dit «Naïri», synonyme d'Arménie; c) les «poètes et troubadours» (vers 14) nommément cités, sont «Narek et Koutchak»; d) le «pic» (vers 16) est appelé «Massis», du nom des deux pics, le grand et le petit, formant le massif de l'Ararat, particulièrement cher au cœur de tout arménien patriote.

G. M. A.